

Homovénalius

*Le dernier avatar
de la fin de l'homme*



Pierre Hamet Ba

Pierre Hamet Ba

Homovénalius

Le dernier avatar de la fin de l'homme

© Pierre Hamet Ba, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8964-8

Image : Shutterstock.com/AI-generated

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR ABDOU SALAM FALL.

Remerciements

Je tiens à remercier M. Ibrahima Mané, avec qui j'ai eu l'honneur de concevoir les premières ébauches de cet ouvrage. Son intelligence, son enthousiasme et sa rigueur intellectuelle ont grandement contribué à donner forme à ce projet. Malheureusement, il nous a quittés avant que ce travail ne soit achevé. Je dédie cette œuvre à sa mémoire. Puisse-t-il reposer en paix, sachant qu'il a laissé une empreinte indélébile dans cette réalisation.

Tout autant, je tiens à exprimer toute ma gratitude à Mme Diallo Françoise Corrêa, qui fut ma professeure de français au lycée. C'est vers elle que je me suis tourné, cherchant à bénéficier de son immense savoir en latin et en histoire de la Rome antique. C'est elle qui, par sa bienveillance et sa passion pour l'enseignement, m'a fait découvrir la fameuse phrase de Salluste, *omnia venalia*, me permettant ainsi de trouver le mot juste pour donner un nom au concept philosophique central de cet ouvrage. Grâce à elle, une simple idée s'est transformée en une réflexion profonde sur la condition humaine, et je lui en suis profondément reconnaissant.

Mes remerciements vont aussi au professeur Oumar Ndao, brillant intellectuel, mais également ami et compagnon de tous les jours, malgré la grande différence d'âge qui nous séparait. Il fut pour moi le complice parfait, celui avec qui j'ai passé des années à explorer des questions complexes, parfois lors de discussions qui se prolongeaient jusque tard dans la nuit. Il m'a aidé à pousser ma réflexion jusqu'à ses limites et à m'ouvrir à de nouveaux horizons intellectuels. Grâce à nos échanges, j'ai pu aller toujours plus loin dans la production intellectuelle. Malheureusement, il nous a quittés trop tôt, alors que cet ouvrage n'était encore qu'une vague ébauche dans mes pensées. À sa mémoire, j'adresse toute ma reconnaissance et mon respect pour sa contribution irremplaçable.

PHB.

AVANT-PROPOS

L'histoire de la pensée humaine se déploie comme une carte toujours en mouvement, retraçant l'évolution de la notion même d'homme – non pas comme donnée figée, mais comme réponse sans cesse reformulée à une question qui se réinvente perpétuellement. À travers les âges, cette figure a été déplacée, étirée, déconstruite, sans jamais se stabiliser. Chaque période, chaque courant intellectuel, a rouvert inlassablement le chantier de l'humain, redessiné ses frontières et redistribué ses coordonnées essentielles. L'homme a tour à tour été conçu comme reflet du divin, microcosme, animal raisonnable, sujet transcendantal, projet existentiel, fonction biologique, production discursive, ressource exploitable. Cette pluralité de figures ne témoigne pas tant de l'instabilité du concept que de son irréductibilité à toute clôture définitive. Dans l'Antiquité, Platon définit l'homme par sa capacité à se détacher du sensible pour contempler l'ordre intelligible, renouant ainsi avec l'Idée dont il n'est que l'ombre déchue. Aristote resserre cette aspiration dans une perspective téléologique : l'homme, « animal doué de logos », tend naturellement vers l'actualisation de sa forme propre par la raison, la vérité étant le but vers lequel il se meut. Cette harmonie entre l'homme et le cosmos persiste jusqu'à la modernité, qui la remet radicalement en cause. Descartes opère une coupure sans précédent : l'homme n'est plus envisagé au sein d'un ordre à refléter, mais comme sujet fondateur de la certitude. Par le cogito, il se constitue dans et par sa pensée, inaugurant ainsi l'autonomie moderne et l'angoisse qu'elle induit : l'homme doit assumer seul la responsabilité du sens donné au monde en l'absence de toute transcendance préalable. Kant pousse plus loin cette responsabilité : liberté et moralité se confondent dans l'autonomie de la raison, capable de se donner à elle-même une loi universelle. La dignité humaine trouve alors son fondement dans la capacité à être fin en soi et législateur universel.

Mais cette souveraineté pèse : être libre, c'est être comptable. Sartre en déploie les conséquences : si l'existence précède l'essence, l'homme est condamné à la liberté, sans autre point d'appui que lui-même – il est ce qu'il fait. Cette liberté sans fond et cette responsabilité inconditionnelle peuvent devenir insoutenables. La tentation est grande alors de fuir derrière les rôles et les appartenances : c'est le début de la déchéance, lorsque l'homme cesse d'être un sujet pour n'être plus qu'une fonction dans un système. Ainsi, la pensée a, de tout temps, envisagé l'homme non comme un concept achevé mais comme un lieu de tensions, un passage entre fini et infini, visible et invisible, nécessité et liberté. Le terme « homme » a donc lentement émergé d'un tissu de récits, mythes et symboles, sans jamais parvenir à se stabiliser : chaque époque réinterroge cette énigme selon ses propres coordonnées – cosmologiques, politiques, spirituelles. Jamais l'âme rationnelle de Platon, le cogito de Descartes, l'existence projetée de Sartre ou le sujet moral kantien n'épuisent la complexité humaine. À mesure que les repères changent – du cosmos à la subjectivité, de Dieu à la science, du mythe à la technique¹ –, l'homme oscille entre dévoilement et évanouissement : pensant et angoissé, autonome et jeté dans la contingence, libre et responsable de sa liberté même. Non fondé par une essence transcendante, non réductible à sa fonction biologique ou économique, il est tension, faille, appel, vivant en quête d'un sens qui le dépasse. La modernité a enraciné cette exigence dans l'autonomie de la raison, créant ainsi un vide : libre de se définir, l'homme ne trouve plus de repère préalable et devient responsable non seulement de ses actes mais de son être même. Cette responsabilité, lorsqu'elle se dénie, se transforme en mauvaise foi, abdication, voire en désintégration de toute profondeur éthique. C'est dans cette faille que naît la figure de l'HOMOVÉNALIUS, non pas comme un aboutissement mais comme une trahison de l'histoire de la pensée humaine. Héritier de la liberté et de l'autonomie modernes, il les abdique. Bénéficiaire de l'autonomie kantienne, il la dilue dans l'intérêt. Il transforme l'angoisse existentielle en stratégies de visibilité. Il n'est plus sujet en quête de sens, mais objet en quête d'impact : ce

ne sont plus ni l'homme ni sa volonté qui décident, mais les flux, marchés et audiences qui le définissent. Ainsi, le parcours historique révèle moins la diversité des réponses que la persistance de la question : qu'est-ce que l'homme ?

Masqué en citoyen, croyant, travailleur ou consommateur, il demeure celui qui ne cesse de se demander ce qu'il est. Même l'HOMOVÉNALIUS, dans sa fuite, trahit cette interrogation refoulée : son désintérêt pour le sens est une nouvelle forme de souffrance, l'oubli du questionnement une intensité extrême. Ce n'est plus l'homme affrontant l'angoisse de la liberté, mais un être renonçant à son intériorité : ne cherchant plus à être mais à valoir, à calculer plutôt qu'à comprendre, à rendre fonctionnel plutôt qu'à viser une fin. Il incarne la bascule où l'exigence de sens cède la place à la logique de l'optimisation : efficacité au lieu de vérité, intérêt au lieu de justice, rentabilité au lieu de beauté. Il accepte d'être un moyen plutôt qu'une fin. Ce processus n'est pas accidentel, ni une déviance morale isolée : c'est la logique achevée d'une modernité qui a substitué l'univers fonctionnel au monde habité, le contrat au lien symbolique, la transparence à la profondeur, l'échange à l'altérité. L'HOMOVÉNALIUS est ce que nous devenons lorsque l'impératif catégorique se dissout dans la logique du marché, la dignité devient variable économique et le rapport au monde se mesure en termes de mise en valeur. Pourtant, derrière ce renoncement persiste une nostalgie de verticalité², un refus silencieux d'être intégralement défini par l'utilité. Cette parcelle irréductible, cette résistance muette, appelle une pensée non moralisatrice, mais lucide, qui retrace les métamorphoses de l'idée d'homme pour éclairer ce présent, non comme une régression mais comme un point de départ. Partir de l'HOMOVÉNALIUS, c'est affronter notre condition, redescendre aux premières strates de l'interrogation humaine : là où l'être, inquiet de sa finitude, s'interroge sans repère stable.

Le présent essai ne relève ni d'une simple critique de l'anthropologie contemporaine, ni d'un traité spéculatif sur la condition humaine ; il s'inscrit

dans une visée plus radicale : celle d'un diagnostic ontoanthropologique. Un diagnostic lucide, parfois sans concession, de la manière dont l'homme s'est vu métamorphosé, ou plutôt, de la façon dont les configurations historiques, économiques et techno-scientifiques ont opéré une destitution progressive de son statut ontologique. Il ne s'agit pas ici d'esquisser un type humain supplémentaire dans le musée des figures anthropologiques, mais de désigner, dans sa nudité phénoménale, l'ultime métamorphose de l'humain : l'HOMOVÉNALIUS. Il ne s'agit plus d'un homme au sens classique, mais d'un reste spectral, d'un avatar terminal façonné par des siècles de réification, de déracinement ontique et d'amnésie axiologique. L'HOMOVÉNALIUS ne relève pas d'un effet de style ou d'un geste polémique. Il constitue la forme phénoménale d'une subjectivité intégralement arrimée à la logique de l'échange généralisé. Il est ce que devient l'homme lorsque toute intériorité est convertie en capital symbolique, lorsque le logos, l'eros, le pathos et même le thanatos sont subsumés sous le règne de la fonctionnalité et du rendement. Ce sujet post-humaniste n'est plus porteur ni de dignité ni d'une capacité transcendante à se rapporter au monde ; il est devenu un opérateur fluide, un agent adaptable, parfaitement intégré à l'ordre cybernétique et managérial des sociétés néolibérales. Le monde contemporain, par sa visée hégémonique d'efficience, d'optimisation et de valorisation continue, ne s'est pas contenté de produire un système économique globalisé. Il a accouché d'une forme anthropologique inédite, une subjectivité intégralement reconfigurée par l'économie politique de la valeur. L'HOMOVÉNALIUS n'est ni l'autre ni le monstre : il est notre double. Il hante nos pratiques quotidiennes, notre langage, nos affects, nos relations à autrui, notre rapport à la mort. Il est la subjectivation de l'homme par les dispositifs d'objectivation les plus sophistiqués : algorithmes, plateformes, métriques, interfaces. C'est dans cette perspective critique que s'ouvre cet essai : non pas pour réactiver le geste nostalgique du moraliste, ni pour céder à la tentation eschatologique, mais pour déployer une archéologie et une phénoménologie de l'effacement du sujet. Il s'agit d'interroger les conditions historiques, épistémologiques et ontologiques

qui ont permis l'émergence d'un tel avatar. L'enjeu n'est pas d'opposer un passé idéalisé à un présent décomposé, mais de penser le devenir anthropologique de l'humain à partir du point de rupture qu'incarne l'HOMOVÉNALIUS. Ce dernier n'est pas seulement le symptôme d'une époque, il est la configuration extrême d'une mutation de l'ontologie humaine elle-même. Il désigne ce moment où *l'être-pour-la-mort* – selon l'expression heideggérienne – se dissout dans *l'être-pour-l'utilité*, où la question du sens se trouve évacuée par la gestion de la performance. Là où l'homme était un questionneur métaphysique, il devient un acteur logistique ; là où il était intercesseur de l'invisible, il devient entrepreneur de soi. À travers cette entreprise philosophique, ce qui est en jeu, c'est la possibilité même de préserver une dimension irréductible de l'humain – celle qui excède toute évaluation marchande, tout dispositif de capture, toute logique d'équivalence. C'est dans l'HOMOVÉNALIUS, en tant que point limite de la déshumanisation, que se dévoile l'extrême urgence de repenser la condition humaine. Cet ouvrage s'inscrit ainsi comme un appel, non à restaurer l'humain d'hier, mais à réinventer l'homme à partir des ruines de ses masques contemporains.

Pierre Hamet BA.